
COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
O BIOC
TEXNH
BPAXYC H
ΔE
MAKPH

ETUDE SUR S.-A. TISSOT

1728-1797

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1902 — **THÈSE** N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le lundi 21 juillet, à 1 heure

PAR

E. COCHET
C

Né à Trémorel (Côtes-du-Nord) le 15 avril 1873

ETUDE SUR S.-A. TISSOT

1728-1797

Jury:
MM. BLANCHARD, *Président.*
BRISSAUD, *professeur.*
GAUCHER, *professeur*
WALLICH *agrégé.*

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
L. BOYER
15, rue Racine, 15

1902

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR BLANCHARD

Membre de l'Académie de Médecine.

Avant d'entreprendre ce travail je tiens à exprimer toute ma reconnaissance aux maîtres éminents qui dans le cours de mes études n'ont cessé de me guider de leurs conseils éclairés.

Durant mes stages hospitaliers.

MM. Jouffroy
Monod
Jaccoud
Doleris

Durant les années d'externat

MM. Cornil
Jaccoud
Potain

Qu'il me soit permis d'envoyer un souvenir ému à la mémoire du professeur Potain dont j'ai pu apprécier toute la bonté et la complaisance pendant l'année où je fus son externe.

Que M. le professeur Blanchard accepte mes remerciements pour l'honneur qu'il me fait en acceptant la présidence de cette thèse.

INTRODUCTION

L'histoire de la médecine est en France de plus en plus abandonnée.

Les générations actuelles ne se préoccupent plus de connaître les médecins illustres qui les ont précédées et leur ont frayé la voie.

Les travaux des devanciers sont bientôt inconnus et s'ils ne sont pas de véritables hommes de génie le souvenir même de leur nom disparait.

Tissot semble devoir être une de ces victimes de l'indifférence actuelle. Cependant, ouvrez un livre d'Histoire de la médecine de XVIIIe siècle, et à propos des grands problèmes qui ont passionné le monde médical à cette époque (irritabilité, innoculation etc.) vous verrez sans cesse revenir le nom du célèbre médecin de Lausanne. Il nous a semblé qu'un homme tenu en si haute estime par ses contemporains ne devait pas mériter cet oubli c'est pour cette raison que nous entreprenons l'étude de la vie et des œuvres de Tissot.

Nous serons trop heureux si nous parvenons à rendre à ce maître un peu de son ancienne notoriété.

BIOGRAPHIE

Tissot (Simon-André), naît à Grancey, canton de Vaud, le 20 mars 1728, de Jeanne-Charlotte Grenus et de Pierre Tissot, commissaire planimètre. Il passe dans ce pays les premières années de sa vie. La modicité de la fortune paternelle semblait devoir lui interdire toute étude supérieure. Par bonheur pour lui, sa vive intelligence frappe un de ses oncles, pasteur protestant du pays, qui se charge des frais de son instruction. Envoyé au collège de Genève, le jeune Tissot se distingue bientôt entre tous ses condisciples par son amour de l'étude, et ses progrès sont rapides. A 18 ans, ses humanités terminées, il quitte Genève (1845). Sur son désir nettement exprimé de faire ses études médicales, son oncle l'envoie à l'Université de Montpellier alors dans tout son éclat.

Avide d'apprendre, le jeune étudiant entre comme pensionnaire chez le célèbre docteur Sauvage. Il ne pouvait choisir un meilleur guide. Au contact d'un esprit clair et précis comme celui de l'auteur de la *Nosologie méthodique*, il devient rapidement un clinicien de premier ordre.

En 1749 ses études médicales terminées, Tissot reçoit le bonnet et regagne son pays. Il s'installe à Lausanne. Peu après son arrivée éclate une épidémie de petite

variole confluente. Les sudorifuges et les stimulants semblaient alors indispensables au traitement de cette maladie. Tissot prend résolument le contre-pied de l'opinion reçue et obtient avec les rafraichissants et les adoucissants des succès remarquables. Sa réputation de praticien habile est établie.

Mais les soucis de la pratique de son art n'absorbent pas tout son esprit. Il s'intéresse aux grandes discussions médicales du temps. A ce moment la question de l'inoculation de la variole partage en deux camps le monde scientifique. Tissot comprenant les avantages de la méthode nouvelle devient un de ses apologistes les plus ardents. Sous le titre de « *L'inoculation justifiée. Dissertation pratique et apologitique sur cette méthode* » il fait paraître en 1754 un ouvrage qui fait sensation.

Cette première publication lui attire les félicitations de Zimmermann, puis de Haller et bientôt il est lié à ces deux savants par une étroite amitié qui jamais ne se démentira.

Si cet ouvrage vaut à Tissot de précieux encouragements il n'est pas sans lui susciter de nombreux contradicteurs. Le plus remarquable d'entre eux est sans contredit de Haen qui prend nettement parti contre l'inoculation.

« La variole dit-il, ne cause pas autant de ravages qu'on le croit généralement et cette maladie peut affecter deux fois le même sujet ». Bien plus, chose extraordinaire chez un esprit aussi judicieux et indépendant il admet la prédestination et blâme sévèrement les médecins « de ce qu'ils osent détourner des punitions infligées

par la divinité (1). Bientôt la discussion devient vive, elle passionne même le public et dans un pamphlet contre l'inoculation, de Bucy « défère à l'église et aux magistrats ce mode d'insertion de la petite variole (2). Fort de l'appui d'hommes aussi éminents que Tronchin, Zimmermann et Haller, Tissot ne se laisse pas décourager par ces critiques ; et, dans sa « Lettre à *M. de Haen en réponse à ses questions sur l'inoculation*, réfute victorieusement les critiques du médecin viennois.

En 1755 éclate à Lausanne une épidémie de fièvre bilieuse. Tissot traite cette fièvre par les sels, les savonneux, les médicaments acidulés et obtient de remarquables guérisons. Ce succès met le sceau à sa réputation de clinicien. En 1758. Il fait paraître l'histoire de cette épidémie sous le titre de « *Dissertatio de febribus biliosis seu Historia epidemiæ biliosæ Lausannensis anni* 1755). Cet ouvrage fait de nouveau ressortir ses qualités d'observateur précis et méticuleux.

A ce moment les célèbres recherches de Haller sur l'irritabilité passionnent le monde médical. Admirateur ardent du célèbre physiologiste de Berne, Tissot, prend nettement parti pour son ami et en 1757 traduit du latin en français deux de ses ouvrages :

«*Mémoire sur le mouvement du sang et sur les effets de la saignée* » « *Dissertation sur les parties sensibles et irritables des animaux* ». Mais il ne se contente pas d'être un traducteur fidèle il poursuit lui même des recherches physiologiques dans le même sens. Avant Mos-

(1) Dictionnaire Kurf Spiergel. -- Tome 6, sertion 16, page 57.
(2) Michaud, Biographie générale.

cati il découvre et démontre la non irritabilité des tendons et des séreuses (*Lettre à M. Hirzgel sur quelques critiques de M. de Haen.*

Frappé sans doute des ravages que l'onanisme exerce dans la jeunesse il fait paraître en 1750 sous le titre de « *Tentamen de morbis ex manustupratione* » un ouvrage qui est immédiatement traduit en français sous le titre de *Traité de l'onanisme*. Cet opuscule obtient un grand et légitime succès. Depuis, ce succès ne s'est pas démenti, et, de nos jours dans les traités de ce genre notamment dans celui de M. Fournier l'autorité de Tissot est sans cesse invoquée. Voici d'ailleurs le jugement que porte sur cette œuvre M. Petit son collègue à la société de médecine de Lyon Tissot se montra moraliste profond et philosophe instruit dans cet ouvrage fameux où il dépeignit sous le nom d'onanisme ce vice honteux et solitaire par lequel une jeunesse abusée se consume elle même en trompant la nature. « En choisissant tous les traits qui pouvaient le rendre hideux, il sut se garantir du danger qu'il y avait à le peindre et l'on peut dire qu'il atteignit son but en ne laissant dans l'âme de ses lecteurs qu'une impression d'épouvante et d'horreur (1). »

Mais l'ouvrage qui popularise surtout le nom de Tissot est son *Avis au peuple sur sa santé* publié pour la première fois à Lausanne en 1761. Emu de l'absence de soins où se trouvent les malades éloignés de tout secours médical, Tissot croit que, dans l'intérêt de l'humanité,

(1) Eloy. *Dictionnaire médical.*

il est nécessaire de faire connaître au peuple les principes de l'art qu'il professe.

En écrivant cet ouvrage, dit Eloy, il veut peut-être aussi « laver les médecins du reproche qu'on leur fait si souvent de vouloir jeter un voile mystérieux sur la pratique de leur art » (1) Quoiqu'il en soit le succès de ce traité en langue vulgaire devient bientôt prodigieux. On le trouve partout : « à la ville, à la campagne. sur la table du savant, sur celle du pauvre et jusque dans les boudoirs, comme si le peuple voulait par cette preuve d'estime dédommager l'auteur du temps qu'il a employé pour lui ». Le nom de Tissot est dans toutes les bouches, on le considère comme un des bienfaiteurs de l'humanité. La chambre de santé de Berne l'admet au nombre de ses membres et lui donne une médaille pour lui témoigner la satisfaction que lui cause cette publication.

Les habitants du canton de Genève remplis de reconnaissance pour Tissot sollicitent la régence de cette république « d'accorder une pension à l'auteur de l'*Avis au peuple* en récompense des soins qu'il prend pour la conservation des hommes qui ne sont point à la portée des médecins. Leur requête est appointée ; les magistrats ne voulant point céder en générosité à tout un peuple qui n'a que des vœux et des sentiments à présenter au bienfaisant Tissot ».

En 1764 nouvelle publication. Tissot sous le titre de « *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres* » traduit en le commentant le célèbre traité de

(1) (Petit) Notice sur Tissot *Recueil des arts de la Société de Lyon* an V in-8°.

Bilguer. Il se range à l'avis du chirurgien prussien et répudie toute amputation. Il faudra quelques années plus tard là grande autorité de Percival Pott pour faire disparaître cette opinion.

A ce moment, devenu célèbre tant par les succès de sa pratique que par ses livres Tissot se voit sollicité de toutes parts. En 1766 le roi de Pologne veut le nommer son premier médecin. En 1767, c'est le roi d'Angleterre qui lui offre le même titre pour l'électorat de Hanovre. Il refuse tous les honneurs, mais fidèle à ses amitiés il prie le roi d'Angleterre de bien vouloir désigner pour cette place son ami Zimmermann.

Il accepte cependant le titre de membre correspondant de la Société royale de Londres.

Touchés de l'attachement de Tissot pour leur ville, les magistrats de Lausanne lui confèrent à ce moment le droit de bourgeoisie. Ils le nomment membre des deux cents, parmi lesquels sont choisis les citoyens qui composent les tribunaux et les magistrats. Enfin ils lui créent une chaire de médecine au collège de Lausanne. Son discours d'ouverture : « *De valitudine litteratorum* » obtient un vif succès. Il est traduit en français sous le titre d' « *Avis aux gens de lettres sur leur santé* ». Mais cette traduction est si mauvaise que Tissot doit la désavouer et faire paraître en 1769 sous le titre « *De la santé des gens de lettres* » une nouvelle traduction plus exacte.

Il professe à Lausanne depuis 14 ans lorsque Joseph II, de passage en Suisse vient lui offrir la chaire de clinique de l'université de Pavie. Tissot cède à ses sollicitations

mais à la condition expresse qu'il ne restera que trois ans en Italie. Il succède au vénérable Borsieri que « son grand âge, ses infirmités et la confiance de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie rappellent à Milan ». Agé déjà de 52 ans, esprit réservé et méticuleux il n'est guère propre à entraîner un auditoire ou à lui imposer d'autorité une doctrine. Aussi tout d'abord ne justifie-t-il pas les espoirs mis en lui. Mais bientôt le clinicien vient sauver le professeur.

Une épidémie de fièvre bilieuse ravage le pays. Les médecins diffèrent d'avis sur les moyens de combattre le fléau. Reprenant le traitement qui en 1755 lui avait donné de si beaux résultats dans le Valais Tissot démontre par de nombreuses guérisons l'excellence de sa méthode. Les avantages que l'on en retire paraissent si évidents que le comte de Firmian, administrateur du duché, ordonne de se conformer aux instructions dictées par le professeur de clinique de Pavie. Dès lors ses cours sont plus goûtés et ses élèves tiennent à célébrer par des fêtes le triomphe de leur professeur. Ils font graver sur le marbre une inscription commençant par ces mots « immortali prœceptori » et la placent sous le portique des écoles.

Profitant de la liberté que lui laissent les vacances Tissot parcourt l'Italie et reçoit partout l'accueil le plus empressé. Apprenant son passage à Rome, Pie VI témoigne son désir de le voir. Il le dispense comme protestant du cérémonial d'usage dans les présentations et lui fait don de la collection des médailles d'or frappées sous son pontificat.

Ses trois ans de professorat révolus Tissot reprend sa liberté, laissant sa chaire au célèbre Franck et revient à Lausanne. Ses élèves laissent éclater leurs regrets de le voir quitter Pavie. Sous le titre de « *sentiments d'affection et de reconnaissance des étudiants en médecine de Pavie envers leur immortel professeur Tissot*, ils font imprimer en son honneur un recueil de poésies avec son portrait gravé au frontispice » (1).

Entre temps il publie son célèbre *Traité des nerfs* qui augmente encore si possible sa réputation (1782).

De retour à Lausanne il achète Monrion où il succède à Voltaire et se retire dans cette propriété. Il y vit encore plusieurs années entouré du respect de ses compatriotes et en relations suivies avec tout ce que l'Europe compte de savants. L'aisance qu'il doit à ses habitudes d'ordre et d'économie lui permet de se consacrer tout entier à l'éducation d'un neveu qui lui est cher.

Le 13 juin 1798 il succombe à une inflammation de poitrine après deux mois de souffrance laissant d'unanimes regrets parmi ses contemporains. Le peuple surtout se rappelle avec attendrissement sa bonté et sa bienfaisance.

Les œuvres de Tissot peuvent se classer dans deux catégories ; les ouvrages à l'usage du public ou des gens du monde, les ouvrages médicaux proprement dits.

Dans les ouvrages à l'usage des gens du monde doivent être rangés l'*Avis au peuple sur sa santé*, auquel on peut adjoindre la dissertation intitulée l'*Inoculation*

(1) Petit Recueil des actes de la Société de santé de Lyon, an VII.

justifiée, le *Traité des maladies des gens du monde*, *le Traité sur la santé des gens de lettres* et celui de *l'Onanisme*.

L'*Avis au peuple sur sa santé* fut l'ouvrage qui contribua le plus à faire connaître le nom de Tissot dans l'Europe entière. Cet opuscule parut pour la première fois au mois d'août 1761, à Lausanne. Entre cette date et 1774, il y eut sept éditions françaises à Paris, une à Lyon et des traductions en différentes langues, trois en langue allemande (2 à Zurich, une à Hambourg) quatre en langue hollandaise, une en patois flamand, deux en langue anglaise, deux en italien, quatre en suédois, une en danois, une en langue hongroise, une en russe, une en espagnol, une en polonais. Une semblable popularité tendrait à faire admettre que cet ouvrage répondait à un besoin pressant. Tissot fut très flatté dans son amour propre en constatant cet énorme succès et il parle du plaisir qu'il en éprouva : « enfin j'ai également res-
« senti celui que doivent procurer à toute personne qui
« pense les marques publiques de l'approbation et de la
« bienveillance de son prince, en recevant la médaille
« précieuse que l'illustre Chambre de Santé de la Répu-
« blique de Berne me fit remettre, peu de mois après la
« publication de cet ouvrage, avec une lettre plus pré-
« cieuse encore, dans laquelle elle m'assurait de la satis-
« faction extraordinaire avec laquelle elle l'avait vu pa-
« raître (1). »

(1) Nous suivrons dans cette étude l'édition des œuvres de Tissot par Hallé.

(1) Œuvres de Tissot. Edition Hallé tome I p. 18.

Dans son introduction Tissot passe en revue les causes de dépopulation : Il note l'émigration militaire, l'émigration commerciale qui entraînent les habitudes de luxe et les ravages causés chez les individus par la débauche : ces individus revenus dans leur pays deviennent peu propres à créer une famille. Enfin une cause importante de la dépopulation c'est le manque de soins intelligents dans les maladies. « Je passe enfin à la troi-
« sième cause de dépopulation, c'est la façon dont le
« peuple est conduit dans les campagnes, quand il est
« malade. j'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois.
« J'ai été témoin que des maladies qui auraient été très
« légères, devinrent mortelles par le traitement ; et je
« suis convaincu que cette cause fait seule autant de ra-
« vages que les précédentes ; elle mérite bien, par là
« même, toute l'attention des médecins, dont la vocation
« est de travailler à la conservation de l'humanité. Pen-
« dant que nous donnons nos soins à sa partie la plus
« brillante dans les villes, sa moitié la plus utile périt
« misérablement dans les campagnes, ou par des maux
« particuliers ou par des épidémies générales, qui, de-
« puis quelques années, paraissent dans différents villa-
« ges et y font des ravages considérables. Cette réflexion
« affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage,
« qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloi-
« gnement des médecins met dans le cas d'être privés de
leur secours. (1) »

L'auteur pense que son ouvrage trouvera sa place

(1) Ibid. Tome I p. 50-51.

dans les mains de toutes les personnes charitables qui approchent les malades : les pasteurs, les seigneurs, les personnes riches fixées à la campagne et surtout les dames. Il compte aussi sur les classes ayant un certain degré d'instruction. « Les maîtres d'école doivent encore « être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffi- « sant pour tirer parti de cet ouvrage; et je suis per- « suadé qu'ils pourraient faire un très grand bien, je « voudrais que non seulement ils cherchassent à con- « naître la maladie, c'est la seule chose un peu « difficile, et je crois l'avoir aplanie autant qu'on le « peut; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les « remèdes. Plusieurs rasent; j'en ai vu qui saignaient, « et qui donnaient des lavements avec beaucoup d'a- « dresse; tous apprendraient aisément à le faire, et il ne « serait peut-être pas hors de place d'introduire l'usage « d'exiger, dans leurs examens, qu'ils sussent saigner. « Ces talents, celui de juger du degré de la fièvre, d'ap- « pliquer les vésicatoires et de les panser, seraient du « plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. « Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occu- « pent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plupart « n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur « usage pourraient-ils faire de leur loisir que de l'em- « ployer au soulagement des malades? Leurs opérations « pourraient-être taxées à un prix assez modique, pour « n'incommoder personne. et ce petit revenant-bon ren- « drait leur situation encore plus douce; outre que cette « distinction les préserverait d'être entraînés quelque- « fois, par facilité et par désœuvrement, à prendre du « goût pour la boisson.

« Il y aurait encore un avantage à les accoutumer à « cette espèce de pratique, c'est qu'en soignant les ma- « lades, et ayant l'habitude d'écrire, ils seraient à même, « dans les cas graves, de consulter ceux dont on croirait « avoir besoin (1) ». Il compte aussi que son ouvrage pourra être lu avec profit par les chirurgiens qui « sen- « tiront qu'on peut apprendre à tout âge, et de tout le « monde, et ils ne feront pas de peine de réformer « quelques-unes de leurs idées dans une science qui « proprement n'est pas la leur et à l'étude de laquelle « ils ne se sont jamais livrés (2). » De même « les sages- « femmes pourront aussi rendre leurs soins plus effi- « caces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il serait à « souhaiter que, généralement, elle le fussent davantage « sur l'art même qu'elles exercent (3). »

Passant en revue les causes des maladies du peuple, Tissot note l'épuisement produit par l'excès prolongé de travail, le passage brusqne de la chaleur au froid, l'usage de l'eau froide en boisson quand on a chaud, les intempéries des saisons, la proximité des mares infectées par les déjections, le peu de soins que les paysans ont d'aérer leurs habitations. Il incrimine d'autre part la mauvaise hygiène alimentaire, l'ivrognerie, la mauvaise disposition des habitations qui sont souvent humides.

Il examine ensuite les causes qui, pour luî, augmentent les maladies du peuple. Ce sont l'habitude qu'ont les malades de vouloir se faire suer, se privant d'air et

(1) *Ibid.* Tome I, p .61, 62,
(2) *Ibid.* Tome i, p. 63.
(3) *Ibid.* Tome I, p. 63.

drenant des substances échauffantes comme le vin, le thériaque, le faltranc (1); pour l'auteur ces substances augmentent la fièvre. On augmente encore ces inconvénients en faisant absorber aux malades de la viande, les bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biscuits. « De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il « y en a souvent plus des deux tiers qui auraient guéri « si, mis simplement dans un endroit où ils fussent à « l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau « fraîche en abondance; mais les soins malentendus « dont je viens de parler n'en laissent réchapper « aucun (2). »

L'auteur recommande ensuite de ne pas donner aveuglément au début d'une maladie une purgation ou de l'hémétique. Il passe alors à ce qu'il faut faire au début des maladies, au régime des maladies aigües. Il faut cesser tout travail violent mais continuer un service très doux; éviter de trop couvrir le malade, lorsqu'il est alité, surtout pendant les chaleurs ; il faut laisser au malade toute tranquilité, se garder que l'air ne s'échauffe trop dans la chambre qu'il habite, renouveler l'air en ouvrant les fenètres matin et soir pendant un quart d'heure ; enlever aussitôt les déjections, urines ou selles, brûler un peu de vinaigre sur une pelle chaude pour corriger la putridité de l'air. Comme nourriture supprimer toute substance solide et ne donner que de l'eau pannée, de l'eau d'orge, de l'eau de riz, etc., des fruits d'été crus, (à), surtout

(1) Composition d'herbes connues sous le nom de vulnéraires de Suisse.
(2) *Ibid.* Tome I. p. 95.
(3) Ibid, Tome I p. 95.

cerises. raisins, fraises, framboises, certaines espèces de poires très aqueuses, oranges douces et citrons, des pommes cuites en hiver. Donner une tasse de tisane tous les 1/4 d'heure environ, excepté pendant le sommeil. Un lavement tous les jours avec mauve et miel.

Faire lever le malade tous les jours une heure ou au moins une 1/2 heure ; veiller à la propreté du lit et en changer le linge le plus souvent possible.

Pendant la convalescence il faut aussi prendre des précautions et suivre des règles pour l'hygiène des malades; Il faut recommencer l'alimentation par des viandes blanches, du poisson, des œufs peu cuits, du vin trempé. Il faut être très modéré à ce sujet, car les forces de l'estomac ne sont qu'à peine rétablies. « Le convalescent qui « avale peu le digère et se fortifie ; celui qui avale beau- « coup ne le digère pas, et bien loin d'être nourri et for- « tifié, il périt peu à peu ». L'exercice modéré est une bonne chose, surtout l'exercice du cheval ; éviter la constipation et ne pas reprendre trop tôt le travail.

On voit que Tissot pose dans cette introduction des règles sages d'hygiène dont l'application fut toujours vraie et jamais nuisible. Il faut ajouter que lorsqu'il passe en revue les différentes maladies il est beaucoup moins attachant et les traitements qu'il applique ne présentent pas beaucoup d'intérêt à notre époque. Il se montre même peu partisan des méthodes nouvelles. C'est ainsi qu'il commente un peu légèrement la percussion du thorax qu'avait découverte Avenbrugger. Il en parle

(1) Ibid, Tome I p. 116.

à propos des inflammations de poitrine. « Suivant les « observations d'un médecin allemand, si l'on frappe « avec la main sur la poitrine couverte d'une simple che- « mise, elle rend, du côté où est la vomique, un son « sourd comme si l'on frappait sur un morceau de chair ; « au lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un « son sonore, comme si l'on frappait sur une caisse. Mais « je doute encore que cette observation soit généralement « vraie, et il serait bien dangerenx de décider qu'il n'y a « point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend « pas un son sourd (1).

On y trouve malgré tout des passages intéressants. Tissot parlant de l'hygiène des enfants recommande fort sagement de ne pas trop les nourrir dans leurs premières années pour ne pas surmener leur estomac ; il proteste aussi contre ces maillots qui les serrenf et empêchent la liberté de leurs mouvements.

Quant aux traitements simples on peut dire que Tissot indique à peu près les mêmes dans toutes les maladies inflammatoires. Le bain de jambes tiède, les boissons rafraîchissantes en grand quantité, le petit lait, la saignée, les vésicatoires aux jambes forment la base de sa thérapeutique. Il est d'ailleurs partisan des remèdes faciles et dans la table qu'il place à la fin de l'*avis au peuple* on voit surtout entrer dans les préparations qu'il recommande des plantes du pays. Parmi les médicaments plus actifs, la poudre de quinquina occupe une place de choix ; en outre on trouve le nitre, le jalap, le sené, la crême de tartre, le musc, le turbith minéral,

(1) Ibid. Tome I p. 138.

l'émétique, l'ipécacuanha, la limaille de fer, la grande cigüe.

En définitive *l'Avis au peuple* est surtout un ouvrage destiné à mettre le public en garde contre des traitements dangereux. Par ce livre l'auteur essaie de substituer à une pratique défectueuse des règles de simple hygiène thérapeutique et on ne peut que le féliciter de cette tentative généreuse.

A cet ouvrage peut s'adjoindre l'*Inoculation justifiée* destinée aussi à une grande propagande. Tissot suivit Tronchin dans cette méthode et écrivit longuement sur ce sujet. Ce qui peut intéresser à notre époque, ce sont certains renseignements qu'il donne dans cette œuvre sur la méthode qui précéda la vaccination. Les faits qui justifient cette pratique sont le grand nombre de malades atteints et l'innocuité accordée par une première atteinte. « Le parallèle entre la petite vérole naturelle et « la petite vérole inoculée ne pouvait pas mieux s'établir « qu'en comparant les registres de deux hôpitaux con- « sacrés l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux mala- « dies, et c'est ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des « registres de vingt ans a fait voir que, dans l'hôpital de « de la petite vérole naturelle, de neuf malades il en « meurt deux : et dans celui de la petite vérole inoculée, « de trois cent quarante-cinq il en meurt un. (1) » Et « plus loin : « Quand on admettrait même la proportion « la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecosse « celle d'un mort sur cent soixante quatre inoculés ; « quand on diminuerait un peu la mortalité de la petite

(1) *Ibid*, tome II, page 211.

« vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire,
« devenue plus générale, a en effet un peu diminué, et
« qu'on le réduirait à un sur dix, au lieu d'un sur sept,
« l'épargne serait toujours de quinze sur cent soixante-
« quatre, et de soixante quatre sur six cent quatre
« vingt-dix » (1).

On peut ensuite retenir le passage où l'auteur indique la méthode employée pour l'inoculation. L'âge le plus favorable pour procéder à cette intervention, c'est trois à dix ou douze ans. Si le sujet ne paraît pas apte à supporter l'inoculation, on le prépare pendant trois semaines par une diète relative et pour terminer par une purgation la veille de l'opération.

« Je dois dire quelque chose de l'opération même. On
« fait deux incisions à la peau, une à chaque bras ; ou
« une à chaque jambe, et je préfère les jambes, de la lon-
« gueur de quelques lignes chacune ; on se sert pour cela
« d'une lancette, ou, ce que je préfère, d'un bistouri
« bien tranchant : l'incision doit être très superficielle ;
« il suffit qu'on aperçoive dans le fond un léger suin-
« tement sanguin : quand il coule du sang pur, l'opéra-
« tion est moins bien faite. On met dans cette incision
« un fil bien imbibé de pus que l'on couvre avec un em-
« plâtre de diapalme, qu'on assujettit avec une com-
« presse et une bande, assez fortement pour qu'elle ne
« se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre,
« trente-six ou quarante-huit heures ; cela est assez in-
« différent. Si, quand on a ôté le fil la suppuration des
« plaies est un peu considérable on y met quelques brins

(1) *Ibid*, tome II, page 213.

« de charpie ; si elle n'est pas considérable, on n'y en
« met point jusqu'à ce qu'elle le devienne, mais on rap-
« plique simplement l'emplâtre avec la compresse et la
« bande, et on continue ce pansement si simple, toutes
« les vingt-quatre heures, aussi longtemps que les plaies
« suppurent, terme qui varie beaucoup.

« Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les
« plaies, et qui fait le germe de la maladie, il faut avoir
« un fil souple, ployé en plusieurs doubles et légèrement
« tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le
« faisant passer et repasser sur plusieurs boutons,
« gros et bien mûrs, d'une belle petite-vérole, chez
« un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une
« aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trem-
« pé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire,
« et on le conserve dans une boîte bien fermée, j'ai
« employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit
« très efficacement : j'en ai employé souvent de huit ou
« dix mois, et je les ai trouvés bons ; mais en général
« il vaut mienx qu'ils soient récens et n'aient que trois
« ou quatre mois ; de plus récens encore méritent la pré-
« férence (1). »

L'évolution de la petite vérole inoculée se fait à peu près comme celle de la petite vérole mais avec une intensité beaucoup moindre ; le traitement est le même.

Tissot parle ensuite de l'inoculation de la rougeole faite par Home d'Edimbourg et qui donne aussi une rougeole plus bénigne ; mais l'inoculation de cette ma-

(1) Ibid. Tome II pages 226 et suiv.

ladie ne paraît pas nécessaire en Suisse où la rougeole ne fait pas généralement de nombreuses victimes.

Le *Traité des maladies des gens du monde* manque un peu de précision, Tissot examine les conditions d'hygiène des gens du monde, blâmant les excès de nourriture, le manque d'exercice et surtout le surmenage occasionné par les veilles. On y note certains passages assez curieux. Il condamne d'abord le corset. « L'on sait « combien les corps baleinés ont détruit de tailles et la « santé ; l'estomac et les viscères du bas-ventre toujours « comprimés, constamment gênés dans leurs fonctions, « les font toutes mal, les digestions se perdent, les viscères « s'obstruent, les humeurs s'altèrent, les malades tombent « dans les pâles couleurs et la cacochimie, l'acide pré- « vaut, la nutrition ne se fait plus, les os s'affaiblissent, « leur figure s'altére souvent depuis l'âge de dix ans « jusques à celui de dix-huit, et ces mêmes moyens des- « tinés à procurer des tailles élégantes sont la cause qu'il « y en a beaucoup de contrefaites ».

Les éventails eux-mêmes sont poursuivis par l'auteur : « L'usage fréquent des éventails n'est même point indif- « férent, et il y a longtemps qu'un habile médecin a averti « qu'en arrêtant la transpiration au visage, ils rendaient « la tête chaude et pesante. (Plempius, de togatorum « valetudine) ; je les crois la cause de beaucoup de maux « d'yeux, de nez et de dents, et de beaucoup d'éruptions « dartreuses ».

Certains passages nous montrent chez l'auteur son penchant littéraire. « Les lois générales de l'èconomie animale « sont les mêmes chez l'homme et chez les brutes, et les

« vices de l'air influent sur la santé la plus brillante de la
« femme, sous des lambris dorés, comme sur celle de la
« brebis dans son étable, ou de la plante dans ses serres.
« On sait la prodigieuse différence qu'il y a pour la force
« et pour la vigueur entre celle qui croît en plein air,
« dans un terrain un peu cultivé, et celle qui croît sous un
« toit, à la faveur d'un poële ; cette différence se retrouve
« entre le citadin et l'homme champêtre, et la pâleur de
« celui qui ne vit que la nuit rappelle ce blanc sale, qui
« est la seule couleur que prennent les fleurs qu'on fait
« croître à l'abri des rayons directs du soleil et de
« la clarté du jour ».

Cherchant ainsi à frapper l'imagination de ses lecteurs, Tissot arrive à leur donner des conseils d'hygiène pour éviter les maladies qui les frappent le plus souvent, goutte, maladies de poumon, pierre, maux de nerfs, troubles menstruels, fausses couches, mais l'exposé de ces préceptes est un peu confus.

Le *Traité sur la santé des gens de lettres*, qui fut primitivement un simple discours, n'était pas destiné à l'impression. Sa composition est cependant beaucoup plus soignée que celle de l'ouvrage destiné aux gens du monde. Tissot affirme d'abord que l'étude des sciences est peu compatible avec la santé du corps. Les deux causes principales des maladies de savants sont le travail assidu de l'esprit et le repos continuel du corps. Le travail et la contention de l'esprit d'une part influent sur le cerveau, les nerfs, l'estomac. Une action trop forte, prenant naissance dans le cerveau et se continuant d'elle-même, attire les humeurs dans cet organe ; et par suite

de l'exercice exagéré et continuel l'organe s'endurcit. La vie sédentaire, d'autre part, détermine la débilitation générale, les affections cérébrales, celles par faiblesse de l'estomac, les coliques, les calculs biliaires, l'hypocondrie la pierre et les maladies de vessie, les affections nerveuses, etc. Les autres causes de maladie sont l'attitude du corps, les veilles, l'air renfermé, l'isolement et le renoncement à la société. Une cause à noter qui n'a plus guère sa raison d'être de nos jours « L'indolence de plusieurs « savants sur l'air qu'ils respirent s'étend quelquefois sur « toute leur personne ; j'en ai vu qui négligeaient la pro- « preté au point d'inspirer le dégoût... La malpropreté « des dents qui est si fréquente a aussi ses inconvénients « et ses dangers ; en négligeant de les nettoyer, elles se « couvrent d'un tartre épais et fétide qui exhale une odeur « infecte dont tous ceux qui les approchent sont empoi- « sonnés, et qui corrompt leur propre salive, gâte leurs « gencives, leur procure des fluxions fréquentes, des « douleurs aigües, des inflammations, des abcès, des ulcé- « rations dans toute la bouche, enfin la perte de leurs dents, « qui prive leur estomac du secours de la mastication... » (1)

Le régime des gens qui étudient doit comporter, dans l'état de santé, les délassements de l'esprit, les exercices en plein air, avant le repas, surtout l'équitation, la navigation, la voiture, la gymnastique dans les maisons d'éducation de filles ou garçons. Mais il ne faut pas tomber dans l'exagération et surtout pas d'exercice violent après le repas. Comme régime alimentaire, la

(1) Ibid. Tome II. page 374.

quantité influe plus que la qualité; il faut éviter une alimentation trop substantielle. Il ne faut cependant pas user des aliments très gras, venteux, des viandes dures, salées, fumées, des aliments acides. Il faut préférer les viandes tendres rôties, les œufs, le lait, le chocolat; on peut user de fruits surtout hors des repas. Il faut éviter les assaisonnements, ail, poivre, moutarde. La boisson de choix doit être l'eau, le vin influant sur les maux de nerfs.

« L'eau est la boisson qne la nature a donné à toutes « les nations, elle l'a faite agréable pour tous les palais, « et lui a donné la vertu de dissoudre tous les ali- « ments..... On doit choisir une eau de fontaine pure, « douce, fraîche, qui mousse facilement avec le savon, « qui cuise bien les légumes, qui lave bien les linges ; « quand elle réunit toutes ces qualités, elle facilite ex- « trêmement les digestions, elle fortifie, elle entretient « toutes les évacuations, elle prévient tous les engorge- « ments, elle rend le sommeil plus tranquille, la tète « plus nette, la gaieté plus constante, les mœurs plus « douces. En comparant ses effets à ceux du vin, la « comparaison est toute en faveur de l'eau (1). Tissot s'élève contre l'usage des infusions chaudes, surtout du thé qu'il accuse de tous les méfaits, le café est plus épargné, mais il doit être employé plutôt comme médicament, comme amer stomachique. Le tabac, aussi bien fumé que prisé, est nuisible et c'est une erreur de croire qu'il

(1) *Ibid.* Tome III, page 144.

empêche l'apoplexie, il est certainement plus apoplexifère qu'apoplexifuge (1).

Malgré tout, les gens de lettres doivent éviter de se rendre esclaves des soins de leur santé, ne point s'asservir à des habitudes et restreindre l'étendue de leurs besoins. Les vertus morales leur sont nécessaires. « La « bonne conduite est la mère de la gaieté, et la gaieté la « mère de la santé (2). »

Enfin l'auteur résume ses opinions sur l'éducation, en insistant sur les dangers des études précoces. « Je « crois les enfants susceptibles d'acquérir, sans incon- « vénient, quelques connaissances dès les premières « années de leur vie, mais sans doute il faudrait s'y « prendre autrement qu'on n'a fait jusqu'à présent; il « me paraîtrait surtout extrêmement important que la « première éducation fût dirigée en vue de la vocation « future; celle des jeunes gens destinés aux études « devrait être différente de celle qu'on donne aux autres « ordres, et ce sont eux dont il faut ménager les facultés « avec le plus de soin dans l'enfance (3). »

Le *Traité de l'Onanisme*, qui eut une si grande popularité et s'imprime encore de nos jours, n'est guère qu'une suite d'observations qui fait voir cette perversion sous un jour sombre et bien propre à en inspirer l'horreur.

Le seul reproche qu'on puisse faire à cet ouvrage c'est

(1) *Ibid.* Tome III, page 171.
(2) *Ibid.* Tome III, page 191.
(3) *Ibid.* Tome III, page 196. Dictionnaire philosophique, tome X. page 34.

que l'auteur n'insiste pas assez sur le traitement par l'éducation morale. Voltaire dans son dictionnaire philosophique a fait de cet ouvrage un exposé fort exact lorsqu'il dit : « M. Tissot fameux médecin de Lausanne a fait aussi son Onanisme plus approfondi et plus méthodique que celui d'Angleterre. Cet ouvrage étale les suites funestes de cette malheureuse habitude : perte des forces, impuissance, dépravation de l'estomac et des viscères, tremblements, vertiges, hébétation et souvent une mort prématurée.

M. Tissot a trouvé par expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies pourvu qu'on se défit absolument de cette habitude honteuse et funeste si commune aux écoliers pages et jeunes moines. »

Après avoir examiné les ouvrages de vulgarisation, il importe de voir ce que Tissot écrivit sur la médecine plus savante.

Parmi ces œuvres, il en est plusieurs qui ne renferment qu'une série d'observations suivies de remarques qui ne présentent plus grand intérêt à notre époque. Dans cette catégorie, on peut classer : *Lettre à M. Zimmermann*, contenant des observations sur la maladie noire, sur le ver plat, sur une céphalée, sur l'inoculation et sur l'irritabilité ; *Lettre à M. Albert de Haller* sur la petite vérole, l'apoplexie et l'hydropisie ; *Observations sur la colique de plomb ; Lettre à M. Baker* sur les maladies causées par l'usage du seigle ergoté. Enfin, dans la *Lettre sur l'inoculation de la*

petite vérole à M. le comte Roncallo Parolini, Tissot revient sur un sujet qui lui est toujours cher.

Il importe de retenir plus particulièrement ses autres ouvrages médicaux.

La traduction de la *Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des membres* de Bilguer nous montre à quel point Tissot était peu chirurgien. Dans sa préface, il abonde en éloges pour l'auteur et l'on est fort étonné de le voir, à une époque où la chirurgie était cependant florissante, écrire que cette œuvre lui parut « un des ouvrages de chirurgie le plus utile et le mieux fait » qui « fera époque dans la chirurgie et passera à la postérité (1). » Par des remarques, le traducteur vient encore prêter aide à l'auteur, et on ne peut s'empêcher de sourire quelque peu en le voyant préconiser le quinquina au lieu de l'amputation dans le traitement d'une blessure de guerre (2). Il est vrai que pour Tissot le quinquina semble être une sorte de panacée qu'il distribue *larga manu*.

La *Dissertation sur les fièvres bilieuses* ou *Histoire de l'épidémie bilieuse qui régna à Lausanne en 1755* est la relation d'une affection épidémique qui peut, d'après les symptômes, rentrer dans le cadre de la fièvre typhoïde. L'auteur note trois degrés dans la maladie d'après l'intensité. Les symptômes sont la fièvre, la céphalée, l'inappétence, l'insomnie, le délire, tantôt violent, tantôt léthargique ; la langue est sèche, fuligineuse ; l'abdomen météorisé, la diarrhée est pro-

(1) *Ibid.* Tome V, pages 103, 105.
(2) *Ibid.* Tome V, page 118. Note.

fuse ; le pouls est souvent petit et vif, ce qui est d'un mauvais pronostic. Pour l'auteur, cette fièvre doit être rangée dans les fièvres putrides. Comme traitement, il faut employer l'émétique à doses fractionnées, donner des boissons abondantes (chiendent, suc d'oseille), le tamarin, la manne. Il faut proscrire le vésicatoire.

Dans son ouvrage le plus important, le *Traité des nerfs et de leurs maladies*. Tissot commence par exposer l'anatomie et la physiologie des nerfs, d'après les auteurs depuis Hippocrate jusqu'à son époque. Il considère avec raison que la connaissance de l'anatomie et de la physiologie est nécessaire pour bien comprendre la pathologie. Au point de vue général, dans l'étiologie des maladies nerveuses, l'auteur considère des causes physiques et des causes morales. Toute cette énorme partie de l'ouvrage, consacrée aux généralités présente un intérêt minime. On ne peut guère retenir que les données générales sur le traitement, après avoir examiné d'après les autres auteurs la valeur de la saignée, des évacuants, des toniques, des martiaux, des calmants, etc., sans donner son avis bien précis, Tissot finit par admettre surtout l'utilité de l'hygiène. Il insiste sur l'usage du lait et passe en revue les différents laits, celui d'ânesse ou de jument semble le meilleur comme médicament ; le petit lait peut être utile. Les bains sont d'un grand secours, surtout les bains tièdes. L'opinion de l'auteur n'est pas définie au sujet des eaux minérales. L'électricité est utile dans les paralysies.

Enfin la musique peut être considérée comme un remède des maux de nerfs. Mais ce qui est important

surtout, c'est de prévenir chez les sujets prédisposés héréditairement, l'apparition des maladies nerveuses en leur donnant une éducation soignée. Dans leur jeune âge, il faut leur donner des bains froids plus qu'on ne le fait ordinairement, les laisser longtemps au régime du lait et des végétaux farineux. Plus tard vers l'âge de la puberté il faut recommander la sobriété et l'exercice.
« Le bain froid, l'exercice et la sobriété remédient aux
« suites d'une éducation trop molle, dans des apparte-
« ments trop chauds ; et en général le bain froid, l'exer-
« cice, des aliments très doux, et une boisson purement
« aqueuse, sont les moyens qui conviennent le plus
« généralement dans tous les cas de cette espèce (1). »

Tissot passe ensuite à l'étude des maladies en particulier et commence par l'épilepsie. Il décrit bien l'accès d'épilepsie, indiquant le cri initial, l'écume de la bouche. la morsure de la langue, la convulsion désordonnée de tous les muscles, les émissions involontaires de gaz, d'urine, le gonflement des jugulaires, le visage rouge, parfois livide. La durée est variable, d'ordinaire dix à vingt minutes. Après l'accès, le malade n'en conserve aucun souvenir: il éprouve une lassitude générale et quelquefois s'endort. Dans les cas légers les convulsions ne sont pas généralisées, il est même des accès qui se bornent à une simple absence sans convulsions, mais le caractère commun est la perte du sentiment.

Pour Tissot l'épilepsie est due à la cessation de l'action des nerfs sensitifs et à l'exagération de l'action des nerfs moteurs; il y a par suite toujours perte du sentiment et

(1) Ibid. Tome 9 page 395.

convulsions dans plusieurs ou seulement quelques muscles. Le passage suivant montre que l'auteur confondait l'épilepsie essentielle et l'épilepsie symptomatique. « En « comprimant le cerveau on peut aisément empêcher le « sentiment, si l'on exerçait une compression plus forte, « on forcerait le mouvement des esprits animaux; et on « produirait une épilepsie plus ou moins forte et plus ou « moins générale ; c'est peut-être uniquement de cette « façon qu'elle est souvent produite par les épanchements « et guérie par le trépan (1). » Dans l'épilepsie il y a prédominance des esprits animaux moteurs et entrave à l'action des esprits animaux sentants. Pour produire l'épilepsie il faut nécessairement 1° une disposition du cerveau à entrer plus facilement en contraction 2° une cause d'irritation mettant en action cette disposition.

Tissot note l'hérédité de l'épilepsie sans l'admettre toujours et cependant est d'avis de recommander le célibat aux épileptiques. Quant aux causes déterminantes de l'accès il admet, d'une part des causes morales, excès de travail intellectuel, peur, colère, chagrin, d'autre part des causes physiques siégeant ou bien dans le cerveau même (épilepsie idiopathique) ou bien dans un organe éloigné (épilepsie sympathique).

L'accès est quelquefois annoncé par des symptômes dénotant de l'embarras dans la tête ou un commencement d'irritation dans les organes éloignés ; dans ce cas on peut arriver à supprimer l'accès par une forte ligature au-dessus de l'endroit où commence l'irritation.

Par suite de la fatigue occasionnée par les accès

(1) Ibid. Tome 10 page 23.

répétés dans le cerveau, les nerfs et les muscles, il arrive que les fonctions du cerveau peuvent s'altérer, la mémoire s'affaiblit et que les malades tombent dans l'imbécillité.

On peut considérer dans la production de l'épilepsie des causes *procathartiques*, comprenant tout ce qui peut irriter assez les nerfs pour faire entrer le cerveau en convulsions et une cause *proégumène*, c'est-à-dire une disposition du cerveau plus susceptible de convulsions qu'à l'état normal. Les humeurs âcres qui se portent au cerveau sont une cause fréquente de la production de l'accès. Plus les nerfs sont sensibles, plus on est exposé à l'épilepsie ; les enfants, les femmes, les gens faibles ont plus de prédisposition pour cette maladie que les vieillards, les hommes et les personnes robustes. Les passions et surtout la crainte, la peur, la tristesse, les regrets ont plus d'influence que les dérangements physiques. Quand la convulsibilité du cerveau est devenue très considérable, il suffit d'une cause minime, même inappréciable pour reproduire un accès.

Tissot reconnait que l'épilepsie est parfois incurable, mais moins souvent qu'on le pense généralement. Ce qui a fait admettre cette incurabilité, c'est qu'on a voulu guérir tous les épileptiques par des remèdes spécifiques sans s'inquiéter de la constitution des malades et la plupart du temps ces remèdes étaient impuissants à donner l'effet que l'on cherchait.

Si l'épilepsie est sympathique, il faut détruire la cause par les moyens que la médecine indique. Si elle est idiopathique il faut prescrire une grande sobriété et un

régime très doux : viandes blanches, poisson de rivière, légumes, farineux les plus digestibles, pain, fruits bien mûrs, l'eau pure pour toute boisson, éviter le vin. le thé et le café.

S'il y a pléthore, obstruction, il faut y remédier par la saignée, les sangsues au fondement, les ventouses, les rafraîchissants (crême de tartre, nitre, vinaigre, petit lait) les purgatifs, les bains tièdes.

Quand on a mis le corps en bon état par le régime, qu'il ne reste plus que la convulsibilité du cerveau et la mobilité des nerfs, on peut utiliser les spécifiques. Le premier à mettre en ligne est la racine de valériane sauvage et l'auteur en parle avec éloge. « Je suis persuadé « que quand elle ne guérit pas, c'est parce que le mal « est incurable, et le vice des nerfs à leur origine plus « fort que les remèdes. » On peut employer comme préparation la poudre ; « c'est celle que j'emploie toutes les « fois qu'il est possible d'y déterminer le malade. et « c'est sans contredit la plus efficace, l'infusion aqueuse « n'est pas sans efficacité, elle a fortement le goût et « l'odeur de la plante ; mais quand on ne veut pas em- « ployer la poudre même, sa préparation la plus efficace « c'est l'extrait spiritueux, qui est moins désagréable « que la poudre et conserve bien mieux le goût, l'odeur « et la force de la plante que l'extrait aqueux ; quand il « est bien fait, il est presque aussi efficace que la plante « même, et il est quelquefois utile d'avoir les vertus sem- « blables avec un peu moins d'activité, pour des sujets « que tout remède actif éprouve, comme il est néces-

« saire souvent de donner l'extrait de kina à ceux pour « qui le kina est trop fort » (1).

Parmi les autres spécifiques proposés on obtient peu de résultats avec la pivoine, le gui de chêne, l'opium, le kina, le fer, la castorium, l'essa fœtida, la rue, le camphre ; il en est de même de la poudre de Guttette et de celle du Marquis (2) Mais on peut utilement employer le musc, les feuilles d'oranger, le lait. L'usage des bains froids est à recommander chez les sujets qui ne sont pas trop excitables et l'auteur discute la question de savoir s'il faut plonger la tête la première ; il est d'avis qu' « il ne faut jamais commencer par la tête, d'autant « plus que cela ne peut point se faire sans la mettre « dans une attitude plus propre à y déterminer le sang « qu'à l'en détourner (3) ».

Pendant l'accès l'intervention du médecin doit se borner à empêcher que le malade ne se blesse en se heurtant aux objets qui l'entourent et à introduire un linge roulé, le coin d'un mouchoir entre les dents pour éviter qu'il ne se déchire la langue. L'usage des odeurs spiritueuses, des applications âcres, des frictions énergiques est parfaitement inutile ; il en est de même de la saignée dans la grande majorité des cas.

(1) Ibid. Tome 10 pages 287. 288,

(2) La poudre de Guttette était composée de racine de pivoine mâle, du gui de chêne, de crâne humain qui n'ait pas été enterré d'ongle d'élan, de graine de basilic et de pivoine, de fleurs de bétoine et de tilleul, de poudre diambra, de sucre rosat et de feuilles d'or.

La poudre du Marquis était composée de racines de pivoine mâle, de gui de chêne, de rapure d'ivoire, d'ongle d'élan, d'unicorne, d'ivoire brûlé, de corail rouge et blanc, de perles Préparées de feuilles d'or.

(3) Ibid. Tome 10 page 355.

Après avoir étudié le traitement, Tissot note que l'épilepsie est une maladie qui peut être feinte par des individus qui veulent se soustraire au travail ou éviter des punitions. Les faux épileptiques en général se distinguent des vrais malades par le bruit qu'ils font de leur maladie, que l'on cherche en général à cacher. Le meilleur moyen pour dépister leur fourberie est de leur appliquer une bastonnade ou de leur faire des brûlures.

Enfin Tissot au sujet de l'opinion qu'à le public sur les épileptiques, donne libre cours à ses sentiments humanitaires. « L'épilepsie est plus fâcheuse pour le malade « que bien d'autres maladies, mais elle n'a rien de plus « fâcheux pour les assistants : c'est un spectacle triste « que celui d'un accès ; mais il n'est effrayant qu'autant « que la prévention le rend tel ; on en prend peur « la première fois qu'on en entend prononcer le nom, « on s'en effraie toute sa vie sans en avoir vu, et il est « cependant vrai qu'il n'y a point de maladie moins « douloureuse pour le malade et moins dangereuse pour « un spectateur qui, le considérant de sang froid, n'y « verrait qu'un homme privé du sentiment, dont les « muscles sont mus avec une force, une vitesse et une « variété étonnante, et ne serait pas exposé par-là même « aux influences qui sont le produit d'une imagination « erronée. On ne séquestrerait plus alors ces infortunés, « comme on ne le fait que trop, on ne les reléguerait « plus, comme on le faisait autrefois, dans des maisons « de gens qui ne s'en chargeant que pour bénéficier sur « la pension, les traitaient ordinairement très durement « et ne contribuaient pas peu à augmenter le mal. L'ennui

« de la solitude, le chagrin de l'abandon pourraient seuls « occasionner la maladie ; combien ne doivent-ils pas « l'accroître ? Il me semble qu'heureusement l'on revient « peu à peu à une manière de penser plus juste et plus « humaine, que l'on n'attache plus de honte à une mala- « die aussi peu faite pour en inspirer qu'un rhume ou la « fièvre tierce, et j'espère que bientôt elle ne sera plus « un objet de mystère ni de dédain, mais seulement de « pitié comme toutes les autres (1) ».

On voit que cette étude de l'épilepsie, malgré la confusion que l'auteur laisse subsister entre l'épilepsie essentielle et l'épilepsie symptomatique des lésions crâniennes ou encéphaliques, est très complète pour l'époque et très digne de remarque. C'est certainement une des parties est plus intéressantes de l'œuvre de Tissot.

Dans un autre chapitre Tissot étudie la catalepsie, l'extase, l'anesthésie. La catalepsie, qu'il considère comme excessivement rare, peut se produire sous l'influence du chagrin, de la colère. Les femmes y sont plus sujettes et elle se montre plutôt en hiver. Les accès peuvent durer de trois ou quatre minutes jusqu'à dix-huit heures. On peut constater une liaison avec l'hystérie, le somnambulisme, le délire, les convulsions. Malheureusement il semble confondre la catalepsie et les poses extatiques de la grande hystérie. Comme traitement il indique, la saignée, comme boisson l'hydromel, une alimentation légère des ventouses, des lavements.

Tissot donne aussi une bonne description de la mi-

(1) Ibid. Tome 10 pages 378, 379.

graine. Il indique le rôle de l'hérédité ; elle apparaît généralement avant vingt-cinq ans et chez les femmes redouble souvent d'intensité à l'approche des règles. L'accès dure de deux heures et demie jusqu'à trente et même trente-six heures, en moyenne de huit à douze heures. La douleur s'accompagne souvent de vomissements qui apportent plus ou moins de soulagement. Elles revient généralement périodiquement. La migraine est occasionnée par des dérangements d'estomac et son apparition est favorisée par les excès de table, de travail cérébral, les veilles. Quant au traitement la saignée est indiquée quand il y a pléthore; il faut veiller au bon fonctionnement de l'estomac et être sobre. employer fréquemment l'ipécacuanha; on peut employer contre les accès la valériane. L'opium n'est indiqué que quand les douleurs sont excessives.

On voit que dans les œuvres de Tissot il n'y a guère que ses études sur l'épilepsie et l'inoculation qui aient une valeur médicale à considérer. On doit cependanr le louer d'avoir par son Avis au Peuple cherché à supprimer des pratiques néfastes de médecine populaire et de s'être efforcé de diminuer autant que possible par de sages conseils d'hygiène la mortalité dans les campagnes de Suisse.

Jugements portés sur Tissot

Il est intéressant de se rendre compte de l'opinion qu'ont eu de notre auteur tant ses contemporains que les historiens de la médecine qui ont écrit depuis le XVIIIe siècle.

Peu d'hommes ont été dans leur vie aussi universellement honorés et estimés que le fut Tissot. Le peuple le considère comme un bienfaiteur de l'humanité et même à Genève pétitionne pour lui faire obtenir une pension. Ses compatriotes de Lausanne le nomment bourgeois de la ville et membre des deux cents parmi lesquels on choisit les citoyens appelés à la direction de la cité. Comme professeur à Pavie, il est adoré de ses élèves qui admirent son grand sens clinique et déplorent à son départ la briéveté de son enseignement. Les rois attirés par son renom cherchent à se l'attacher. Le roi de Pologne, puis le roi d'Angleterre veulent le prendre pour médecin particulier. Si l'on en croit Petit, un de ses historiographes, Joseph II, de passage en Suisse, témoigne pour voir Tissot un empressement plus grand que pour voir Voltaire.

Il vient spécialement lui offrir la chaire de clinique médicale de l'Université de Pavie. Le grand railleur qu'est Voltaire a lui-même confiance dans le talent de Tissot et conseille à ses amis de venir se faire soigner

par lui. N'écrit-il pas à M. Pottier de Bottens. « Il n'y a ni malade ni ordonnance qui tienne il faut venir à Monrion se mettre entre les mains du docteur Tissot (1) ». Et ailleurs dans son épitre à Horace ne trouvons-nous pas ces vers élogieux.

Ainsi lorsqu'un pauvre homme au fond de sa chaumière
En dépit de Tissot finissait sa carrière.

Cette opinion générale est partagée par le monde médical. Les sociétés savantes tiennent à le compter au nombre de leurs membres. Il appartient aux chambres de médecine de Berne, Société royale de Londres, Société de médecine de Bâle, de Lyon. Son talent de clinicien est universellement reconnu et Haller n'hésite pas à le traiter de « *celeberrimus clinicus* (2) ». Comme auteur ses ouvrages très prisés sont dans toutes les mains. Certains d'entre eux comme le traité des nerfs lui valent de vives félicitations de la part de ses contemporains. « Ce que Tissot écrit sur l'anatomie et la physiologie des nerfs, sur les sympathies et les métastases nerveuses est du plus grand intérêt. Le traitement général qu'il trace pour les affections nerveuses est dans les principes de la meilleure doctrine et si cet ouvrage eut été complet l'on n'aurait eu plus de vœux à former.

Depuis lors l'opinion sur Tissot s'est modifiée et il est

(1) Voltaire. *Correspondance*.
(2) Haller. *Bibliotheca anatomica*.
(3) Petit Notice sur Tissot.

à peu près tombé dans l'oubli. Daremberg (1) l'apprécie même fort sévèrement lorsqu'il dit : « Le plus grand mérite de Tissot est d'avoir par une traduction française vulgarisé les mémoires de Haller sur l'irritabilité. De ses nombreuses productions dont la réunion ne forme pas moins de onze volumes in 8° il ne reste comme des ouvrages de Berquin, rien, rien qu'un vague souvenir d'estime. Tissot, c'est le Berquin de la médecine.

Petite Société de Médecine de Lyon

(1) Daremberg, Hist. des sc. médicales

CONCLUSIONS

Tissot nous semble mériter mieux que ce succès d'estime. Sans doute il n'a pas la puissante originalité d'un Haller ou d'un Sydenham.

Il n'est pas le fondateur d'une doctrine, mais son esprit est ouvert à tous les progrès et il n'existe pas un grand problème médical du temps où il n'intervienne avec autorité.

Il est avec Tronchin un des premiers champîons de l'inoculation de la variole.

Traducteur de Haller il ne se borne pas à exposer sa théorie de l'irritabilité, il découvre et démontre avant Moscati l'insensibilité des tendons. Enfin l'étude qu'il fait de l'épilepsie tant au point de vue des symptômes que du traitement est excellente en tous points. Il me semble que ce sont là des titres suffisants pour sauver sa mémoire de l'oubli.

Vu : *Le Président*,
R. BLANCHARD.

Vu le Doyen :
DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
GREARD.

BIBLIOGRAPHIE

J. Eloy. — Dictionnaire Historique de la médecine ancienne et moderne. Nons 1778 4 vol. in-8°

Dechambre. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

Panckouke. — Biographie des siences, médicales Paris. t. VII in-8°.

Saucerotte. — Article Tissot, in nouvelle. Biographie générale Didot, Paris t. 45 in-8°.

Voltaire. — Œuvres complètes Paris. (Garnier frères) 1881 52 vol in-8°.

Kurt Sprengel. — Histoire de la médecine traduction française de Jourdan Paris 1815 in-8°.

Daremberg. — Histoire des sciences médicales Paris 1880 2 vol. in-8°

Haller. — Bibliothéca anatomica.

Petit. — Notice sur Tissot in Recueil des actes de la Société de médecine de Lyon an V in-8°.

Boisseau. — Notice sur Tissot en tête de l'ouvrage de la Santé des gens de lettres, Paris, in-8° 1825.

Halle. — Notice sur Tissot en tête de l'édition générale de ses œuvres.

Michaud. — Biographie universelle.

Dezeimeris. — Dictionnaire des sciences médicales.